

Book Reviews

Études littéraires, vol. 39, no. 2, Hiver 2008. « Esthétiques de l'invective ». Sous la direction de Marie-Hélène Larochelle. 164 p.

Grandeur et décadence de l'esthétique de la violence verbale. L'injure vue comme « une dynamique fertile dont les rebondissement animent l'écriture », ainsi que l'indique d'emblée Marie-Hélène Larochelle dans sa présentation, est un objet dont la place importante dans le cadre de la littérature française n'a pas toujours attiré toute l'attention qu'il mérite. C'est en partie pour obvier à ce manque que ce dossier entreprend de cerner les domaines d'expression de l'insulte littéraire selon trois axes : une étude des définitions, suivie d'un relevé des trajectoires, et d'une étude des dimensions. Un auteur incontournable dans ce champ est évidemment Louis-Ferdinand Céline. C'est sur son œuvre tardive, *Casse-pipe*, que se penche Catherine Rouayrenc, passant en revue les formes et les modes de l'injure en milieu militaire, coulis verbal de mots empreints du mépris le plus profond, mais aussi varié sous la plume de virtuose de Céline et qui, dans le respect strict de la hiérarchie, dégoûlent toujours de haut en bas, de la bouche de l'officier sur la tête penchée du subalterne.

Marie-Hélène Larochelle consacre son article à Émile Pouget, une figure importante de l'histoire de l'anarcho-syndicalisme, et surtout le rédacteur impayable du célèbre *Père Peinard*, un vrai bijou de la propagande où l'injure, les gros mots, la vulgarité et la grossièreté outrées se conjuguent pour créer un effet de sincérité et un terrain commun sur lequel le propagandiste et ses lecteurs peuvent se retrouver. Elle relève comment Pouget déshumanise ses adversaires par l'insulte et les identifie à des monstres qu'il s'agira ensuite de chasser et finalement de détruire. L'invective ostentatoire remplace chez lui l'argumentation.

Sylvain David consacre son étude à l'écrivain franco-roumain Cioran, retrouvant dans ses écrits une forme conjointe d'auto-flagellation et de misanthropie, qui fait que la parole pamphlétaire, loin d'être sans objet comme on pourrait le croire de prime abord, vise en réalité l'humanité entière, écrivain compris.

Simon Harel, légèrement sur les marges du sujet, analyse chez Thomas Bernhard ce complément de l'invective qu'est la méchanceté, principalement dans le contexte de l'incompréhension et de l'incommunicabilité entre les sexes. L'imprécation comme mode d'expression principes du quotidien littéraire contemporain, en réaction à un égalitarisme perçu comme aplatisant.

C'est de nouveau Céline qui fait l'objet de l'analyse de Christine Sautermeister, visant à montrer comment l'injure sert chez lui d'arme pour dénoncer les « vacheries » du genre humain en général, et de ses représentants particuliers. Du roman au pamphlet, à travers une lecture de diverses « altercations prologiques », l'invective relève en grande partie de l'autodéfense d'un héros/narrateur agressé qui réplique en décuplant le vitriol verbal dont on l'asperge.

Yan Hamel, quant à lui, reprend l'histoire de la réception de la pièce *La putain respectueuse* de Jean-Paul Sartre pour se demander jusqu'à quel point celle-ci constitue effectivement un acte de violence verbale en fonction anti-américaine. Il conclut que le théâtre sartrien opère surtout comme un miroir, qui renvoie à son public hexagonal, à travers son utilisation de l'allégorie et de la caricature, « une image intolérable de lui-même ».

David Vrydagh clôt le volume en examinant la violence verbale surréaliste, se concentrant sur son utilisation de l'invective en 1924-25 sous l'impulsion d'Aragon. On remarque ainsi le passage d'une confrontation verbale dure, mais alignée néanmoins sur les normes du bon goût et fuyant les mots orduriers, aux attaques plus virulentes du

célèbre « Un cadavre », au rôle militant de l'invective comme « mode d'imposition » dans le recueil *Libertinage* d'Aragon, où elle soutient la revendication de l'indépendance esthétique de l'auteur.

Tous intéressants quoique par moments inégaux, les articles de ce recueil méritent d'être lus. Bien d'autres voies restent à explorer dans ce champ fertile parmi tous, et d'autres écrivains que Céline attendent le critique prêt à leur laver la bouche avec un bon bout de savon de Marseille.

Vittorio Frigerio

Dalhousie University

[*L'autre côté*] 1, été 2009. « La *French Theory* et ses avatars ».

Le but de cette nouvelle revue, tel que présenté en quatrième de couverture, est de proposer aux lecteurs « un autre paysage intellectuel que celui qui leur est habituellement offert par la presse écrite, qu'elle soit dominante ou minoritaire, dépendante ou indépendante des canaux officiels de la circulation des idées ». Le programme n'est pas des plus modestes, surtout lorsqu'on apprend que la revue « est auto-distribuée et auto-diffusée, sans subvention d'aucune sorte », ce qui est effectivement une rareté en soi par les temps qui courent. Mais si l'intention de cette publication – très sobre, sur bon papier et en format A4 – n'est pas de se faire le héraut d'une vision théorique ou idéologique particulière, mais bien d'explorer « différents domaines de la pensée », le plus important est qu'elle déclare vouloir le faire en adoptant « une langue claire et rigoureuse afin d'éclairer les problèmes au lieu de les obscurcir ».

C'est cette intention louable qui est évidemment à la base du choix du sujet de ce premier dossier. Il faut dire que les tenants du post-structuralisme et du post-modernisme français – et leurs épigones américains – se prêtent remarquablement bien à ce genre de démolition, à la fois à travers la lecture de leurs œuvres (ou commente plusieurs extraits saisissants) et l'analyse de leurs positions de pouvoir institutionnel et de l'idolâtrie enfiévrée dont ils sont l'objet. Foucault, Badiou, Nietzsche dans ses interprétations modernes, les *Gender Studies* et d'autres sont ainsi décortiqués avec humour et avec humeur. On se doit de signaler une analyse particulièrement intéressante de ces figures d'intellectuels médiatiques, de leurs discours et de leur réception, « L'effet gourou », signée Dan Sperber.

La critique tous azimuts dont ce dossier se fait l'écho s'exerce cependant, à l'intérieur du domaine de la *French Theory*, sur deux choses très différentes. D'un côté, elle met à la berline, avec efficacité et bien souvent avec justesse, les divagations délibérément abscones des Foucault, Lacan et compagnie, présentés comme de joyeux marlous qui se fichent royalement du monde en écrivant des ouvrages ouverts à toutes les interprétations où le vague la dispute à l'obscurité, pendant qu'eux-mêmes jouissent paisiblement du statut symbolique de « penseurs révolutionnaires » dans la chaleur douillette de leurs bureaux institutionnels meublés en chêne et en palissandre. L'objectif est l'utilisation (coupable, présume-t-on) d'un langage jargonnesque masquant l'incohérence et la confusion de la pensée. Jusque là, difficile de trouver quoi que ce soit à redire. Mais d'un autre côté, elle s'attaque aussi (en reproduisant l'article d'Adam Kirsch paru originellement dans *The New Republic* et la dispute qui a suivi) à un penseur nettement plus transparent, Slavoj Žižek. L'accusation d'être un révolutionnaire de salon, profitant de son statut pour jouer un jeu intellectuellement et éthiquement dangereux tout en étant le chouchou des médias peut se défendre. Mais la parole de Žižek, aussi contestable qu'elle soit, a du moins l'avantage d'une relative clarté et dès lors sa condamnation repose uniquement sur un des deux piliers qui étayaient la critique des autres auteurs : la damnation idéologique – quand elle ne s'égare pas dans les traîtres

marais des accusations d'antisémitisme. Dans ce cadre, on se demande si c'est véritablement pertinent.

Cela dit, l'énergie qui se dégage de ces pages est réjouissante et s'ils ne sont pas toujours dépourvus de hargne, les articles présentés sont bien documentés, bien écrits et stimulants. C'est un début prometteur pour une nouvelle publication. Pour contacter la revue, on peut écrire à revuelautrecoite@gmail.com

Vittorio Frigerio

Dalhousie University

Kauffmann, Grégoire. *Edouard Drumont*. Paris : Perrin, 2008. 562 p.

La première biographie de l'auteur de *La France juive* (1886), best-seller de la fin du XIX^e siècle et l'un des documents fondateurs de l'antisémitisme moderne, fournit également une étude détaillée de la vie politique, journalistique et littéraire en France durant la Belle Époque. Grégoire Kauffmann ne se contente pas d'examiner le contenu et les retombées du brûlot de 1200 pages qui fit la célébrité soudaine de l'obscur journaliste Edouard Drumont (1844-1917) ; l'historien méticuleux retrace également l'ensemble des efforts ou plutôt de l'acharnement dont fit preuve Drumont dans le but de transformer la société française, à travers ses autres livres, ses activités politiques et son rôle en tant que patron de presse. Kauffmann fait d'abord ressortir le drame familial qui semble avoir structuré la pensée monomaniaque de Drumont : la folie de son père, interné durant les huit dernières années de sa vie. A une époque où une « tare » (qu'elle soit physique ou psychologique) est le plus souvent perçue comme étant héréditaire, Drumont élaborait une représentation corporelle de la société française assaillie par des éléments nocifs d'origine étrangère — d'où l'image du Juif avide et exploiteur, facteur de dégénérescence sociale. Par un procédé de transfert ou de déplacement, Drumont fit du « Juif allemand », incarnation idéale de l'étranger, de l'Autre, la cause de presque toutes les tares du corps social français. Etape cruciale entre le traditionnel antijudaïsme d'origine religieuse et l'antisémitisme racial, l'œuvre hétéroclite de Drumont — « un bariolage de doctrines parfois contradictoires » (100) — inspira de nombreux écrivains et hommes politiques : « Peut-être autant que *La France juive*, *La Fin d'un monde* [1889] va exercer une profonde influence sur les futurs cadres du nationalisme et marquer de son empreinte Charles Maurras, Léon Daudet ou Maurice Barrès » (144).

Le fait que Drumont ait cru démasquer un sinistre « complot juif » ne relevait pas uniquement du délire d'un individu paranoïaque. Il concordait avec les peurs plus diffuses suscitées par les rapides mutations économiques et sociales qui suivirent la défaite de 1870. Dans une France fragilisée, dans une III^e République dont l'avenir semblait encore incertain, Drumont n'était pas le seul écrivain à avoir « flairé la fascination 'fin de siècle' pour l'ésotérisme et les conspirations diaboliques, sachant jouer sur tous les ressorts de la crédulité populaire » (188). C'est donc très logiquement que Kauffmann compare le phénomène du succès populaire des textes de Drumont à celui des romans-feuilletons de l'époque, qui tenaient en haleine les lecteurs grâce à des intrigues rocambolesques : « A certains égards, l'imaginaire conspirationniste qui nourrit *La France juive* s'inscrit dans la tradition d'une littérature populaire d'inspiration feuilletonesque » (88). Le fantasme du complot généralisé comportait l'avantage de présenter une source unique — et donc une cible et un remède uniques — à tous les maux dont souffrait le corps ou l'organisme social français. Cependant, même s'il reprenait les techniques éprouvées d'un certain courant littéraire, Drumont n'en incarnait pas moins, de par ses activités politiques et ses textes au ton outrancier, un phénomène inédit : « Sous la poussée de Drumont, une grande démocratie moderne voit pour la première fois

naître en son sein un courant antisémite aux ambitions unificatrices, qui prospère sur le terreau de la République en s'opposant aux détenteurs du pouvoir légal » (126).

L'auteur de pamphlets dénonciateurs trouva un prolongement naturel à ses instincts de polémiste en lançant un journal quotidien qui allait s'illustrer dans l'antidreyfusisme : « Entrepris destinée à faire sauter à coups de scandale le régime 'judéo-maçonnique' — néologisme forgé par Drumont dans l'édition du 23 avril [1892] — *La Libre Parole* va s'imposer en quelques mois comme l'une des feuilles les plus redoutées de la presse française » (250). Au tournant du siècle, son influence diminua nettement à cause d'une confluence de facteurs : la fin de l'Affaire, la réhabilitation de Dreyfus, le sursaut républicain, les révélations successives sur les « méthodes crapuleuses » (402) de Drumont et de son journal, ainsi que la montée d'une nouvelle génération d'extrémistes de droite. Kauffmann consacre un épilogue à l'influence des thèses de Drumont après sa mort. En particulier, Kauffmann signale que « le régime de Vichy semble devoir consacrer la 'revanche' posthume de Drumont » (458). Précise, détaillée et toujours informative, cette biographie est un modèle du genre.

Edward Ousselin

Western Washington University

Dunn-Lardeau, Brenda. Avec la collaboration de Marie-Pierre Genest, Geneviève Denis, Anne-Marie-Giroux et Alain Biage. *Le voyage imaginaire dans le temps. Du récit médiéval au roman postmoderne*. Limoges : ELLUG, 2009. 385 p.

Cet ouvrage touffu est construit autour du concept d'hétérochronie, défini comme un genre de récit « où deux époques ou plus sont représentées et entretiennent une relation forte » (8). Il s'agit là d'une notion qui semble pouvoir fournir un fil rouge utile, permettant de relier des œuvres appartenant à des époques et à des traditions très différentes sous l'égide d'une sorte de sensibilité commune. Il y a d'un côté la reprise de thèmes anciens, renouvelés ou mis au goût du jour, comme la célèbre légende des Sept Dormeurs qui fait l'objet du premier chapitre de l'ouvrage, dont on retrace le parcours au travers des traditions chrétienne et islamique jusqu'à ses avatars les plus récents. Mais il y a abondance de récits pouvant se caser dans cette sphère particulière à partir du dix-huitième siècle (l'*Histoire véritable* de Montesquieu offrant un premier exemple) et surtout avec le développement, au dix-neuvième, du genre fantastique. Qu'il s'agisse de la métempsycose, du sommeil de Rip Van Winkle, de la science et de l'occultisme, les divers modes de voyage dans le temps passés en revue ici, mis en relation, fournissent l'image d'une réflexion historique qui vise à une « définition plus large du réel que celle de dates et des faits » (285). Le voyage littéraire à travers différentes époques joue des tensions entre le réel et la fiction pour explorer l'idée d'une pluralité des temps permettant de « se pencher sur le destin collectif » (287). Les auteurs et les œuvres étudiés appartiennent, en plus qu'à des époques diverses, également à des cultures fort différentes. On va de Gautier et Balzac à Gaston Leroux, pour ensuite passer à Virginia Woolfe (son *Orlando*), Carlos Fuentes (*Terra Nostra*) et Robertson Davis (*Les anges rebelles*). L'hétérogénéité des œuvres montre sans doute la vaste diffusion du thème et les traitements originaux auxquels il peut se prêter. Le lecteur ne doit cependant pas s'attendre à trouver ici une tentative d'organiser ces ouvrages en un système solidement organisé, doué de règles communes et indépassables. Le fait qu'il n'y ait « pas de constantes dans le traitement de l'hétérochronie en sphère fantastique » (122) semble pouvoir se généraliser à tous les romans analysés dans ce volume, indépendamment du moment de leur écriture ou de leur tradition culturelle. C'est en cette variété, suggèrent

les auteurs, que se trouve l'intérêt de l'hétérochronie, douée d'une multiplicité de fonctions mises au service du sens que les œuvres choisissent de véhiculer.

Clôt l'ouvrage une « Bibliographie commentée de romans hétérochroniques », limitée à des ouvrages en français ou disponibles en traduction française.

Écrit en collaboration, ce volume présente toutes les qualités, et quelques-uns des défauts de ce type d'entreprise. La diversité des intérêts et des domaines de spécialisation des auteurs fournit un éventail très riche de cas de figure et couvre plusieurs traditions culturelles, montrant comment l'hétérochronie est un phénomène littéraire diffus, dont l'importance dans la création contemporaine ne cesse apparemment de croître. Certains chapitres sont cependant plus satisfaisants que d'autres et l'ensemble, uni par une intention commune claire, est par moments inégal. Cela ne devrait toutefois guère diminuer l'intérêt que l'on aura à la lecture de ce volume stimulant, qui devrait susciter des discussions et appeler des approfondissements. Dunn-Lardeau indique notamment qu'elle a exclu de son corpus la littérature de science-fiction, voulant traiter exclusivement d'« époques historiques [...] réelles et advenues » (282). L'accent est surtout mis, en raison de choix personnels, sur des ouvrages offrant une représentation du Moyen Âge ou de la Renaissance. L'hétérochronie semble cependant un concept prometteur dans les études de la littérature de masse, et servirait bien de point de rencontre entre la culture lettrée à diffusion restreinte et la soi-disant littérature de grande consommation. Une affaire à suivre ?

Vittorio Frigerio

Dalhousie University

Jullien, Dominique. *Les amoureux de Schéhérazade. Variations modernes sur les Mille et une nuits*. Genève : Droz, 2009. 219 p.

Il est des textes qui parcourent de manière souterraine l'histoire de la littérature, affleurant à diverses époques, en des pays différents, mis au goût du jour, modifiés, revus et corrigés pour les besoins d'une cause ou d'une esthétique. Northrop Frye a écrit un beau gros volume pour démontrer brillamment ce qui n'avait guère besoin d'être prouvé en retrouvant la Bible à la base de toute la tradition littéraire occidentale. Sans nourrir de ces prétentions, Dominique Jullien parcourt une belle brochette de textes de la littérature française et francophone pour dénicher au coin des pages les réincarnations du calife Haroun-Al-Raschid. Le sous-titre de l'ouvrage, « Variations modernes... », fait débiter sa modernité chez Restif de la Bretonne et la termine du côté de Butor et de Leiris en passant du côté de Théophile Gautier ou Marcel Proust. Au milieu, les inévitables Sue et Dumas, protagonistes avec leurs œuvres – principalement *Les mystères de Paris*, *Le Comte de Monte-Cristo* et *Les Mohicans de Paris* – d'un chapitre méticuleusement documenté. Au bout, avec Assia Djebar, un retournement du conte, qui voit Schéhérazade s'échapper du harem.

Pour ne pas se limiter à une simple liste, qui risquerait de devenir à la longue quelque peu lassante, des ouvrages qui se sont plus ou moins inspirés des sources orientales traduites par Galland et ensuite par Mardrus, Jullien organise son volume autour de quatre lectures possibles : « la lecture politique des *Nuits* ; la lecture esthétique ; la lecture féministe et la lecture introspective » (12). Le fil rouge qui relie ces quatre approches étant le thème de l'éducation, celle du roi tout comme celle des lecteurs, véhiculée par le divertissement. Le résultat en est une démonstration méthodique et méticuleuse, simplement et clairement écrite, qui n'apporte peut-être pas des nouveautés susceptibles d'illuminer brusquement l'esprit du lecteur et de lui révéler des horizons insoupçonnés, mais qui a le mérite de montrer à quel point la littérature – et cela au-delà de tous les partages internes érigés par la critique entre divers genres doués de qualités

intrinsèques prétendument incompatibles – est affaire de réécriture, réinvention et transformation. Le tout solidement organisé et présenté de manière convaincante.

Vittorio Frigerio

Dalhousie University

Carter, William C. *Proust in Love*. New Haven and London : Yale University Press, 2006. 252 p.

The past ten years have yielded for Proust aficionados a bonanza of biographical essays. Jean-Yves Tadié's 1996 *Marcel Proust* (Gallimard, 952pp.) was the first comprehensive account of the Proust's life in French. It was also the first attempt to marshal the welter of Proustiana—scholarship, memoirs, correspondence—since Painter's famous 1965 biography. Painter did not have the benefit of several crucial personal testimonials published since the 1960s including Proust's housekeeper's account of the war years (Céleste Albaret. *Monsieur Proust: souvenirs recueillis par Georges Belmont*. Paris: Laffont, 1973). Neither could he have been acquainted with Philip Kolb's 21-volume edition of the *Correspondence* (Plon, 1970-1993). Tadié's research therefore benefited from over 30 years of Proust scholarship unavailable to Painter. Not surprisingly, his authoritative biography was translated into English under the title *Marcel Proust: A Life* (New York: Viking, 2000, 996 pp.). Drawing on roughly the same sources, the American scholar William C. Carter published that same year his own account of Proust's life under exactly the same the same title: *Marcel Proust: A Life* (Yale University Press, 996 pp.). Meanwhile, Edmund White brought out his much briefer, and yet fascinating version of Proust's life and work, entitled simply *Proust* (London: Weidenfeld & Nicolson, 1999, 149 pp.). At present, all four biographies are in print.

Carter's recent *Proust in Love* comes on the heels of an unprecedented period of interest in the influence of Proust's life on his famous novel. Carter's research puts to good use two recent publications: Paul Morand's *Journal inutile* (Gallimard, 2001) and *The Memoirs of Ernest Forssgren* (Yale University Press, 2006, 164pp.). Morand was a career diplomat and friend of Proust's and was married to the famous beauty and Proust intimate the Princess Soutzo. Forssgren comes from the opposite end of the social spectrum. He was Proust's Swedish valet in the period 1917-18 and is designated in the *Correspondence* as "Ruy blond". His memoirs composed in the late 1960s are an attempt to clear his own name of the accusation of homosexuality with which Painter marked him.

What *Proust in Love* attempts, expectedly, is an anatomy of love chez Proust. Carter's method is to identify and comment on episodes or themes common both to the novel and to Proust's life. One can savour the irony. Proust's fundamental credo denied the role of biography in explaining or interpreting an artistic work. What became *In Search of Lost Time* started off as an essay denouncing the "intentionniste" or biographical method of inquiry favoured by such nineteenth century critics as Sainte-Beuve. *Proust in Love* denies this fundamental article of faith and recounts more or less in tandem Proust's loves and the corresponding fictionalized (and poeticized) passages they inspired in the novel. The progression is chronological. Thus the young Marcel's discovery of onanism—his compulsive practice thereof—and the subsequent worry and anger it aroused in his parents—finds expression in the novel where young narrator retires to a bedroom retreat in Combray. Behind a locked door he seeks relief in the lilac scented air whilst gazing out the window and dreaming of less solitary pastimes. All students of Proust are aware of his adolescent crushes on those unattainable deities named Jacques Bizet and Daniel Halévy. It nevertheless comes as a surprise to learn just how explicit (not to say self-deluding and manipulative) the adolescent Proust's

unrequited sexual demands were. Requesting sexual favours of his school friends, the secretive Proust denies in the same breath that he is a “pédéraste”. He then proceeds to demand the utmost discretion from the classmates he hopes to seduce. Needless to say Proust’s classmates did not respect his wishes for secrecy. Fellow pupils found the adolescent Proust repellent and they openly mocked him for his effeminacy, his elaborate use of language, and cloying possessiveness. It was not long before Proust’s parents were made aware of their eldest son’s disturbing proclivities. His father the prestigious Dr. Adrien Proust could find no better solution to Marcel’s “neurasthenia” than to give him 10 francs and recommend that he visit a brothel. The story comes down to us that the young Proust was so tongue-tied and traumatized in the presence of a prostitute that he achieved nothing more than to break a chamber pot. He fled the scene in tears. In the face of derision on the part of his peers and unrelenting parental disapproval, Proust’s next strategy was to court unattainable and glamorous women. He did so no doubt to win the approval of his contemporaries and his parents too. Daniel Halévy recalls Proust leading a small group of lycéens to Montmartre where—or so he bragged—he could seduce an older beauty. His friends waiting in the street watched as the young Marcel entered a shop and presented an enormous bouquet of roses to a statuesque shop assistant called “Mme Chirade”. She firmly ushered the schoolboy back out into the street. In Halévy’s recollection, even at the time the friends knew that Proust gallant posturing was nothing more than an elaborate ‘charade’, hence the shop assistant’s improbable name. Carter, nevertheless, takes this example and many others of Proust’s ostentatious courtship of unattainable beauties, of elegant or titled women, as evidence that he “was not immune to the temptations of” the fair sex (p.14). Edmund White, for his part, has argued more coherently, I believe, that Proust was what we now call a ‘closeted’ homosexual whose natural inhibitions drove him to camouflage his sexuality to all but his most intimate friends. And even these he would occasionally try to deceive. For example, Proust’s elaborate flirtation with the actress Louisa de Mornand (mistress of his friend Louis d’Albufera) demonstrates the novelist’s need for female company without the demands of sexual intimacy. The ‘eroticism’ evident in Proust’s letters to women like Louisa de Mornand suggests that he could only make love to woman on paper. Carter refers (conclusively in my view) to Paul Morand’s impression that “Proust was in love with women without desiring them” (p.101). But that did not stop him from professing otherwise. Thus in the summer of 1913 when, in a jealous rage, Proust returned unexpectedly to Paris from the Normandy coast, he claimed at the time to friends that the reason for his sudden departure was to be near some ‘mysterious person’—presumably a female—to whom he was “sentimentally attached”. That person, it turns out was none other than his chauffeur-secretary Agnostinelli (p.116) who, incidentally, had accompanied Proust to Cabourg in the first place, and who, we now know, was about to leave Proust’s employ for good. Still there is something touching about Proust’s belief that he could hide his sexual nature. One of the most lucid writers to plumb the human soul, Proust was akin to the bald man who believes that an elaborate “comb-over” can disguise his bald pate. Everyone in his circle knew that Proust was a homosexual, and in his candid moments he could be devastatingly revealing. Even his physical appearance was a giveaway. Carter points out that both Gide and Maurice Duplay thought that Proust resembled his arch-enemy the “painted and corseted” Jean Lorrain (p. 59). During the war, Proust was identified in the course of a raid at Albert Le Cuziat’s male brothel as a 46 year old man “aux allures de pédéraste” (p.232 n.12).

Proust’s obsessive need to hide his true nature leads naturally to the novel, where his own homosexuality is atomized before being projected onto a number of characters both male and female. Carter devotes a lengthy—and in my view unsatisfactory—discussion to the negative qualities Proust attributes to his homosexual characters and, most

especially, the sublimely grotesque Charlus (p.97-99). The bizarre antics the novel describes include Mlle Vinteuil's defiling of a photograph of her father, as well as Charlus' flagellation at Jupien's brothel. It seems clear that rituals of this sort must be interpreted in light of Proust's deeply ambivalent feelings towards his parents and, ultimately, towards his own sexuality. None of the incidents Carter records is a new discovery. Proust's obsession with photographs of family and friends, his defilement rituals, his gift of his mother's furniture to a male brothel, his sadistic practice of achieving sexual arousal watching (and listening to) famished rats devour one another are documented ad nauseam. What Carter more usefully draws our attention to is the way in which Proust's pathological possessiveness, his jealous rages, his unrequited loves, and his predilection for unsuitable sexual partners contribute to the novel's overall anatomy of eros. In *Search of Lost Time* recounts two great love stories. The heterosexual Swann-Odette saga developed in the first book, and the homosexual Charlus-Morel narrative initiated much later. These stories follow parallel paths, from the intense idealization of love's beginning, through scenes of nascent jealousy and torment, heartache, and ultimate disillusionment. In both, the result of an unhappy and unsuitable love affair is the downfall of the principal character whose decay and ruin are hastened by the ravages of passion. Swann dies a broken and unhappy man, misunderstood and misjudged by his most intimate friends. Likewise, the once Olympian Charlus is, at the novel's end, a shadow of his former self. His ravings and senility are likened to those of the dying Lear (p.148). Thus I find the book's concluding chapter entitled "Love is Divine" oblique and unhelpful. "Did it really matter", the author asks, "whether Rochat and Proust's other presumed lovers from the servant class were truly as dull and unappealing as Morand claims, given the subjective nature of desire?" (p. 164). That the predatory Proust, characterized as a "night prowler", repeatedly initiated misguided and highly unsatisfactory relations with his social inferiors—none of whom was homosexual—suggests a pathological need to suffer the torments the novel describes with such devastating poignancy.

Since Proust in *Love* was written for the non-academic reader, Carter's use of anachronistic American vernacular is perhaps forgivable. Carter has Proust write that he is "unable to screw"; he then talks about young men "who love other guys". Carter also indulges in other language at odds with the period. He refers, for example, to Proust's 'gaydar', and the unhappy 'plight of gays' before sexual liberation. Misreading Brichot's ironic comment that were the Sorbonne to create "a chair in homosexuality", Charlus ought to be its first tutelary professor, Carter loses no time in claiming that Proust anticipated the creation of university departments of 'gay studies' (p.170). I also find fault with Proust in *Love*'s tendency to dramatize of a number well-known anecdotes. The book's account of Proust's holiday with Renaldo Hahn in a rustic hotel in Brittany in 1895, for example, leads to the claim, based on what I consider a tongue-in-cheek letter to Robert de Billy that the effete Proust had to accustom himself to "squatting in the bushes" (p.43). Far from being the fleapit Carter describes, the hotel at Beg-Meil boasted 20 rooms, and although bereft of indoor plumbing (not uncommon for the period), it was well staffed and the rooms equipped with customary conveniences. Similarly, Carter perpetrates the myth, encouraged by Proust himself, that the novelist's once considerable fortune had been all but dissipated through bad investments and the ruinous demands of Agnostinelli and other lovers (p.121). Proust did spend lavishly. He also made bad investments. But Tadié has shown that at the time of his death, in 1922, Proust's investment portfolio had been diminished by only about 25% (not unusual in the years following WWI) and that by the standards of the day he died a very rich man.

Proust himself would have disapproved of Proust in *Love*, but that does not mean we should. Carter knows his Proust; the encyclopaedic grasp of the material his book

displays, if nothing else, allows us to consider anew the way in which life becomes art and, conversely, the way life imitates art. In the case of Proust's unhappy love affairs, we are left to ponder the monotonous predictability of desire and the unfathomable sadness behind what many have called the twentieth century's greatest novel, itself an expression of joyous liberation.

E. M. Langille

St. Francis Xavier University

Fuchs, Rachel G. *Contested Paternity: Constructing Families in Modern France*. Baltimore: The Johns Hopkins University Press, 2008. 353 p.

Rachel Fuchs' fourth monograph offers a sweeping history of paternity and the family in France from the revolutionary period of the late eighteenth century to the present. In her introduction, Fuchs explains that the impetus for this book came from a question that arose when she was editing her previous book, *Poor and Pregnant in Paris*, as to why the Napoleonic Code of 1804 had outlawed paternity searches. Her efforts to understand this and other interrelated questions led to the present study, which she places in the larger context of "changing attitudes toward parental responsibility, the development of state welfare, constructions of the family, the rights of children, and women's agency" (2). Fuchs relies primarily on judicial archives of paternity searches from 1804 to 1993, while also making excellent use of newspapers and other published sources. Among contemporary sources, Fuchs quotes most frequently from the works of Michel Foucault and Joan Wallach Scott. Within the overarching framework of paternity searches, Fuchs touches on five different themes: the role of judges and their ability to play an activist role, the division of paternity between its biological and social components, the evolution in attitudes toward cohabitation, changing attitudes toward sexual mores (particularly as concerns women's sexuality), and new concepts of male responsibility and honor.

Chapter One lays the groundwork for the study by examining the period from the end of the Old Regime to the adoption of the Civil Code in 1804. Fuchs identifies a significant shift in late eighteenth century attitudes toward women who had children outside of marriage and attempted to obtain child support or damages, as magistrates became increasingly less inclined to make such awards based on a woman's word. Her portrayal of debates that led to the adoption of the Civil Code gives readers a strong sense of the competing interests that pitted revolutionary ideals about the equality of all children, natural or legitimate, against the interests of men's sexual freedom and property in establishing the bourgeois social order of the nineteenth century.

Chapters Two and Three cover the period from the adoption of the Civil Code to the 1912 law that made paternity searches legal again. Single mothers, their lawyers, and magistrates used innovative strategies to circumvent the Civil Code's prohibition of paternity searches to obtain financial support to raise their children, such as focusing on a broken marriage promise as a breach of contract under tort law. Fuchs identifies an evolution in French attitudes about the moral order, with a shift in the 1840s away from almost universally blaming unwed mothers toward the recognition in the second half of the century that by seducing and abandoning women and children to poverty, men could also upset the moral order (105). Fuchs' approach allows readers to see how women—although effectively relegated to passive status under nineteenth-century laws—were able to gain some control and agency in their lives by bringing cases to court. In the closing decades of the nineteenth century, the French faced new challenges to the social order brought about by concerns over depopulation and issues related urban poverty, such as prostitution. These challenges forced a reevaluation of the balance between the bourgeois family's interests in protecting property and inheritances and the national interest in

offering protections for poor women and children that, in part, led to the new law of 1912.

Chapters Four and Six continue Fuchs' chronological study of changing laws and attitudes toward paternity searches, with an intriguing interlude in Chapter Five that looks at a different set of strategies from 1880-1940: paternity denial, deprivation of paternity, and adoption (200). The most profound shift Fuchs identifies over the course of the twentieth century is the growing acceptance of family forms different from the "legally married heterosexual reproductive couple" (273). Concubinage, long a practice of the working poor, became increasingly accepted across the social spectrum as the century progressed. Around the turn of the twenty-first century, advances in science that brought DNA testing and reproductive technologies, as well as new laws instituting civil unions and making all children—legitimate, natural, or adopted—equal, profoundly impacted what it meant to be a father. Fuchs remarks: "Because of the rapidity of changes in the last quarter of the twentieth century, in many ways there has been a silent revolution in marriage, paternity, and the family. But taken over the *longue durée*, and for all classes, it is an evolution that has been going on for more than a century" (276).

Throughout the book, Fuchs effectively uses Antoine Loysel's aphorism, "Boire, manger, coucher ensemble, c'est mariage ce me semble," with or without the codicil "mais il faut que l'Eglise y passe," as a leitmotif to underscore changing ideas about families and religion as well. In her epilogue, Fuchs reiterates the relationship between laws and people's lives that has traversed her book, noting, "When the law did not accord with morality and with how people lived their lives, they ignored or transgressed the letter of the law" (286). However, the book's final section also strikes an odd note due to the author's reliance on examples from American media sources rather than French. As in some previous chapters, Fuchs offers rather tentative conclusions, tempered by language such as "It is risky to speculate" (283). Given Fuchs' extensive research, she could have been bolder in her interpretation of the material she examined. Nonetheless, this book's scope and framework make it a significant addition to the history of families in modern France.

Deborah Houk Schocket

Bowling Green State University

Przychodzen, Janusz (ss la dir. de). *Asie du soi, Asie de l'autre. Récits et figures de l'altérité*. Laval : PUL, Collection L'espace public, 2009. 166 p.

Il est intéressant, dans la perspective d'un questionnement de la problématique entre Orient et Asie, de savoir ce que l'on en pense dans l'Occident non européen. Par exemple depuis le Québec. Ce court volume de sept articles en cent cinquante pages en est l'occasion. Quoique inégaux dans leur contribution à l'étude des rapports avec l'Asie, ces études se lisent toutes avec intérêt.

Comme il se doit, la référence majeure des contributeurs en ce domaine reste Edward Said, ce qui n'est pas sans poser des problèmes *majeurs* dès le début. Ainsi que nous l'avons montré dans notre « Hommage critique à Edward Said »¹, le fondateur des études postcoloniales n'a jamais clairement distingué *Orient* et *Asie*. Depuis la perspective essentiellement européenne de son étude, cet inconvenient demeurait discret mais gênant. Lorsqu'on étudie le rapport à l'Orient et/ou à l'Asie depuis le Québec, il devient évident que les deux ne coïncident plus.

1 Voir sur le site de *La Revue des ressources* :
<http://www.larevuedesressources.org/spip.php?article637>

Si bien que la première contribution liminaire – lancée par l’affirmation erronée que le personnage venu d’Orient incarne « l’autre absolu »² – avant que Simon Harel n’avance des idées fort intéressantes, n’échappe pas à ce reproche. Ainsi l’Orient n’est-il pas « la faille intime d’un eurocentrisme que nous [Québécois] portons avec difficulté »³ mais l’héritage eurocentré d’une perception métaphysique de l’Asie qui prit pour nom Orient⁴. Aussi faudrait-il questionner l’Orient non pas sous la guise de l’altérité absolue (*Alius* dans la terminologie de l’imagologie) mais de l’altérité relative (*alter*) ; aussi faudrait-il éviter de prendre l’ombre pour la proie et affirmer que « l’Orient nous regarde [...] l’Orient, c’est aujourd’hui l’Asie » (14), solution confuse et aussi vraie que « L’œil était dans la tombe et regardait Caïn ».

La partie la plus stimulante de l’article de Simon Harel tire justement profit de la situation géographique du Québec pour avancer l’idée que le passage du Nord-Ouest permettrait à la culture québécoise de ne plus faire le détour par l’Europe mais considère : « L’Orient est devant nous. Sous sa forme concrète, il est un archipel que le passage du Nord-Ouest représente » (24). C’en serait alors fini d’un orientalisme de seconde main, s’ouvrirait potentiellement un rapport à l’Asie par-delà les « déserts herbeux [de la toundra] qui conduisent, au-delà du monde glaciaire de l’Arctique, vers l’ancienne Chine » (26).⁵

Partie des préjugés hérités de l’orientalisme européen, cette contribution liminaire fait brèche jusqu’à l’intuition de la différence entre *Orient* et *Asie*.

Dans sa présentation de l’ensemble des contributions, l’éditeur scientifique du volume, Janusz Przychodzen, choisit l’angle de l’identité en s’appuyant sur Paul Ricœur. Ce dernier propose en effet une nouvelle façon de concevoir l’identité et la personne. Si bien que « les contributions à ce collectif démontrent, écrit J. Przychodzen, par leur exploration de *l’idem* et de *l’ipse* que même si l’Asie, en tant que figure symbolique de l’Autre, demeure une figure centrale de la question de l’identité, elle n’est pas pour autant synonyme de l’altérité », mais l’aspect migrant de la littérature québécoise fait une large place à l’Asie comme « élément d’identification fondamental »⁶.

Dès la contribution suivante « Le plurilinguisme chez Yolande Villemaire : entre *La Vie en prose* et *Le Dieu dansant* », la spécificité de l’écrivain québécois est abordée par Danielle Constantin. L’auteur qu’elle a choisi d’étudier est exemplaire de la *surconscience linguistique* de ces écrivains condamnés par leur situation à penser la langue et, en l’occurrence, à (re)conquérir la langue française. Usant du sens bakhtinien de ‘plurilinguisme’ pour étudier la multiplicité des voix, des langues et des niveaux de langues dans deux romans de Yolande Villemaire, D. Constantin nous montre comment l’auteure a inscrit dans son œuvre sa rencontre avec l’Inde où elle vécut seize mois dans un ashram. Cela passe, ici comme ailleurs, par une série d’emprunts lexicaux d’origine sanskrite⁷, mais aussi et surtout par l’onomastique – reine de l’hybridation dans le cas de Villemaire – qu’un travail anagrammatique (inspiré de Kristeva et Baudrillard) présente

2 Yves Laberge, « Tout le monde est heureux autour du buffet chinois », p. 2.

3 Simon Harel, « Liminaire – une appartenance orientale », p. 10.

4 Pour plus ample analyse et démonstration, nous renvoyons le lecteur vers notre travail : *L’Orient : généalogie d’une illusion* (Presses Universitaires du Septentrion : 2002, 754 pages) ainsi qu’à nos articles en ligne dans la *Revue des ressources*. (Dossiers>Asiatiques>L’illusion orientale)

5 Kenneth White a abordé dès longtemps cette question selon deux approches : une culture circumpolaire rapprochant les Celtes des Amérindiens et des peuples des steppes d’Asie ; un océan Atlantique comme espace intrinsèquement ouvert.

6 Janusz Przychodzen, « Présentation – Visages et masques de la différence », p. 39.

7 Nous avons eu l’occasion de mettre en évidence cette dimension lors du colloque sur les *Métissages littéraires* (Yves Clavaron & Bernard Dieterle, eds. Saint-Etienne : PUSE, 2005) dans notre communication intitulée « De l’illusion orientale à l’altérité asiatique » (pp. 467-474).

comme volonté de réaliser « un fantasme d'autoengendrement linguistique » (54). Travail subtil, par nécessité, car sur un corpus peu évident.

Plus convaincant est l'article sur cet auteur canadien né au Japon de parents coréens et qui écrit en français : « Écriture butô et altérité : *Kimchi* d'Ook Chung » de Ching Selao. Il s'appuie sur cette pratique artistique inventée au Japon en 1959 et qui consiste à 'tutoyer l'abîme' grâce à une « danse de l'obscurité »⁸. Comparant Ook Chung à Linda Lê et rapprochant l'auteur de Mishima par son goût d'explorer la marge (nommée 'vice' sur le terrain moral), C. Selao montre les vertus et dangers de l'exploration de soi à travers l'autre. Il ressort de « cette esthétique de la perte et des restes, à laquelle appartient l'écriture de Chung, [qui] peut d'abord sembler pessimiste, voire morbide, [...] une tentative de mettre *autrement* en scène l'altérité et de sortir de ses représentations figées et stéréotypées » (70). Le personnage du roman, sorte d'*alter ego* de l'auteur, peut ainsi faire ce constat nietzschéen : « Dès que je croyais avoir trouvé le mot de l'énigme, le visage de mon destin, une nouvelle pierre venait menacer l'édifice de mon identité [...]. Il n'y avait pas de fin à cette identité, ou alors celle-ci était à trouver dans le chaos et son propre inachèvement. »⁹

Tout aussi passionnante est l'étude de Michel Peterson : « Le mythe de Kâli et la jouissance féminine chez François Peraldi ». Depuis les « Têtes interverties » de Thomas Mann et « Kâli décapitée » de Marguerite Yourcenar, je ne pensais pas qu'il y eût beaucoup de matière sur ce mythe. Je suis heureux de m'être trompé. Partant de Bataille, dont l'écrivain et psychanalyste François Peraldi fut 'un lecteur attentif', M. Peterson prend la remise en question du logocentrisme comme angle d'approche : « sa théorisation de l'Autre et de certains problèmes cruciaux de la psychanalyse s'appuie sur la figure de Kâli et sur une représentation parfois hallucinatoire de l'Asie » ; « d'autre part, on pourrait avancer l'hypothèse selon laquelle le mythe de Kâli s'est subrepticement inscrit chez les héritiers de ce psychanalyste comme l'un des signifiants primordiaux et refoulés de l'Autre » (81). Passant par des références à Julius Evola, Alain Daniélou ou Jung, Peraldi s'efforce avec bonheur de dépasser par son recours à l'Inde les limitations grecques de la pensée heideggerienne et – surtout – lacanienne. Atteignant assez vite la question de la non-dualité (*advaita*) des choses, Peraldi expliqué par Peterson s'attarde sur l'étonnant roman de François Landry *Le Nombriil des aveugles* et propose une approche tout à fait pertinente des personnages de Marguerite Duras que sont Lol V. Stein et surtout Anne-Marie Stretter – ce qui permet, soit dit en passant, de passer aux oubliettes les analyses de Lacan sur celle-là. De ce moment fort de *Asie du soi, Asie de l'autre*, retenons avec M. Peterson que, pour Peraldi, « Anne-Marie Stretter, c'est l'avatar de la déesse, un nom qui ne nomme pas, une figure véritablement sacrée qui marque le gouffre du Réel, la genèse et le génotexte de l'œuvre tout entière » (98). C'est un bonheur de voir combien l'Inde, intelligemment abordée dans son contexte et dans un but précis, peut permettre à un champ disciplinaire de trouver un renouvellement de ses paradigmes.

Après un tel article, il faut toute la sagacité de Janusz Przychodzen pour faire sortir de la banale propagande orchestrée par les romans d'espionnage de Pierre Saurel un propos intéressant. La stéréotypie outrancière de l'imagerie populaire du Jaune, laquelle ne se préoccupe que de la situation du Québec lui-même, montre combien l'idéologie reste prégnante dans la littérature lorsqu'elle ne se sent pas obligée d'avoir une parole vraie.

Le volume s'achève sur une analyse de l'« Asie dans les récits des voyageurs québécois de la seconde moitié du XXe siècle : un miroir contre-ethnocentrique », par

8 Ook Chung, *Kimchi*. Paris : Le Serpent à Plumes, 2001, p. 172 ; cité par Ching Selao, p. 59.

9 Ook Chung, pp. 219-220 ; cité par C. Selao, p. 75.

Pierre Rajotte. D'abord connotés négativement dans les récits tardifs (jusqu'aux années 60), les Asiatiques, de Péril jaune en chair à deux missels, sont présentés sous une menace occidentale susceptible d'altérer leur pureté native et fantasmée. Plus récemment cependant, émerge une pratique plus ouverte du voyage où le voyageur cherche à ne pas abuser l'autre, à ne pas s'abuser sur l'autre ni sur lui-même et ses motifs d'aller à la rencontre d'un Soi qui ne se laisse pas recouvrir par le Même.

* * *

En résumé, cette réunion d'études ne tient que partiellement ses promesses, en ce qu'elles ne se dégagent pas assez de l'influence de Said et ne tirent qu'à demi les conséquences des avancées de Ricœur. Je retiendrai surtout ce moment où – la géographie physique rejoignant la géographie mentale – le Québec et l'Asie se sont entrevus par-delà un horizon encore vierge d'interprétation, et cet autre moment où une discipline occidentale s'est abouchée à une construction imaginaire indienne non pour s'y mirer mais pour s'y plonger. Cela suffit à justifier la lecture d'*Asie du soi, Asie de l'autre*.

Régis Poulet

Université Jean Moulin, Lyon

Louis Fréchette, 1839-1908. Poète national. Poèmes choisis. Choix et présentation de Pierre Filion. Montréal : Éditions du Noroît, 2008. 152 pages.

Le « Victor Hugo canadien », disait-on, se considérant pourtant comme « troubadour indolent », auteur de plusieurs ouvrages en prose, de plus de quatre cents poèmes, souvent quasi épiques et toujours romantiques, voix lyrique de son « pays », de son continent aussi, Louis Fréchette commence à écrire au moment où Baudelaire publie ses *Fleurs du Mal*, et, après une vie qui lui permet de fabriquer fusils et pistolets, de passer quelques années à Chicago et en Louisiane, de devenir parlementaire et ensuite président de la Société royale du Canada (même s'il est, comme l'affirme Pierre Filion, « farouche ennemi de la Confédération de 1867 »), il nous quitte quatre ans après la publication en 1904 des poèmes de Nelligan.

Optant pour une métrique classique où domineront le vers pair, la rime, les structures strophiques conventionnelles et un vocabulaire à la fois accessible et à tendance hyperbolique, la poésie de Fréchette cherche à honorer un monde naturellement orchestré selon des principes qui excèdent les signes de leur énigmatique beauté, à chanter librement un ordre qui sous-tend celle-ci, à respecter, vénérer, aussi les gestes « héroïques » de ses ancêtres d'origine française, à y voir comme un déferlement de cela que le vingtième siècle, si souvent sceptique et désabusé, ne trouve plus guère vraisemblable : dignité, progrès, lutte et accomplissement au sein des défis du temps. Lieux aimés, saisons éprouvantes mais glorieusement riches de possibilités, espaces continentaux inexplorés s'offrant à l'imagination comme à l'esprit de détermination, le geste poétique de Louis Fréchette puise simultanément dans le nostalgique et le visionnaire. Certes, un certain ressassement thématique peut être considéré comme nuisant à la force de ce geste qui n'a sans doute ni la pénétration philosophique ni les étonnements expressifs d'un Nerval ou d'un Baudelaire, et nous sommes loin des différentes originalités fondatrices d'un Mallarmé et d'un Rimbaud. Mais la force de la poésie de Louis Fréchette reste sûre dans le simple et honnête refus de toute complication esthétisante, dans la non-prétention d'un style préexistant et conservateur, naïvement adopté pour faire autre chose : pour chanter ses enthousiasmes, ses emphatiques admirations, l'innocence de ses fascinations vécues, et, parfois les délicates subtilités de ses émotions intimes.

La poésie n'a pas de règles intrinsèques. Elle est le faire, le poëin de chacun/e, à jamais disponible. Elle ne se soucie pas de nos flagrances, ni de nos répétitions, ni de nos insuffisances. Ce que Pierre Filion nous offre ici, un choix de quarante poèmes d'un homme de son temps, nous permet de pénétrer dans la psyché de celui que nous ne sommes pas, de vivre quelque chose de la vaste et infinie altérité de la conscience humaine. On le remercie, vivement.

Michael Bishop

Dalhousie University

Petterson, James. *Poetry Proscribed. Twentieth-Century (Re)visions of the Trials of Poetry in France*. Lewisburg: Bucknell University Press, 2008. 195 p.

What, some may ask, do Théophile de Viau, André Chénier, Charles Baudelaire, Maurice Barrès and Louis Aragon have in common? James Petterson elaborates with broad elegance and marked insight the central issues that recur in this examination of the trials, real, legal, tragic, mock and purely ideologically intramural, if I may put things that way, that led to the executions of De Viau and Chénier, the conviction for “outrage aux moeurs” of Baudelaire, the “affaire Aragon”, the surrealist “condemnation” of a Barrès that, yet, Breton confessed some admiration for. And, in amongst all of this, Sartre’s own verdict on surrealism and poetry.

If there are tiny infelicities of translation and a slight tendency at times to an expressive heaviness often emanating from a desire to say a great deal in compacted fashion and in relation to complex original texts – and who amongst us has not fallen foul of such challenges? –, it remains that this is a study of some considerable merit and penetration, one that tells us a very great deal about French literature’s intensities, its often polemical passions, its fiery self-analytical and self-reflexive nature, its deep imbrication with both political reality and philosophical thought. At stake, as one might imagine, are factors of truth, its perversion, justice, political and ethical self-positioning, idealism and fear, freedom and power. Petterson’s readings of these outlawings of poetry, according to myriad and fluctuating and ever tilted criteria, are woven into a broad picture of the social significance of writing, a significance amply debated by writers and philosophers throughout the particular intensities unfolding, indeed accumulating, in the history, the long saga of French intellectual and socio-political debate. Thus is it that Petterson ably brings into the “logic” of the various trials examined the thinking of Adorno, Aristotle, Bataille, Blanchot, Derrida, Hegel, Nancy, Paulhan, Rancière, and others, this with the intention, properly founded, of demonstrating the almost visceral, if highly cerebral, character of the issues widely lived and thought through over the years in the culture at stake. It is not possible here to offer any account of the intricacies and fine explorations James Petterson provides of the many issues discussed, issues that concern us all and have repercussions far beyond the strictly literary. Suffice it to say that *Poetry Proscribed* constitutes a most important contribution to the questions of “hearing” and “mishearing” of poetic language, our understanding and misunderstanding of its potentialities and its values, the reasons why literature in general can just as easily provoke terror in the minds of those who seek to cling to the social reins, just as much as it can offer joy to others via the openness of its vast project of embracing our “presence to the world”.

Michael Bishop

Dalhousie University

Toman, Cheryl. *Contemporary Matriarchies in Cameroonian Francophone Literature*. Birmingham, Alabama: Summa, 2008. 187 p.

Cameroonian literature is rich and ever expanding its richness, one of revelation, of avowal, of interrogation, of vision. And, as Cheryl Toman's excellent study of five major contemporary voices amply demonstrates, this is particularly so with respect to the literature of Cameroon's women writers. Toman's assumed task is complex and arguably even somewhat disheartening, especially given the still teeming difficulties faced by so many women, in Cameroon as elsewhere on the vast African continent, in their daily lives, difficulties that the writers she attends to, Marie-Claire Matip, Thérèse Kuoh-Moukoury, Werewere Liking, Calixte Beyala and Philomène Bassek, never hesitate to feature in their various novels, whether they be centred on life in their native land or in their adopted home, France.

Toman's book, however, whilst never shying away from the anguish and trauma that can be found in each and every novel she examines, yet sets as its mission, one implicitly in harmony with the aspirations and subtexts of the work of the five women under scrutiny, a sensitive reflection on the features of traditional and reemergent social structures allowing women to move, slowly but surely, and with hope and a certain upliftment, towards the dignities and solidarities, the ease and even joy, that all women rightly crave and should be able to expect. The fine opening chapter of the study thus begins with an exploration of the various recent and current conceptions, practices and anthropologies of matriarchy, drawing distinctions between Western and African models and modes, and equally demonstrating that no one feminism, far from it, may be said to dominate in either African or specifically Cameroonian culture itself. As the novels examined ever remind us, however, whilst the traditions (and contemporary mutations) of matriarchy can indeed be a powerful antidote to the horrors facing so many women today, it cannot be said that matriarchal models constitute a panacea for all ills. That the novels commented and reflected upon here provide African and Western readers with much telling insight and food for further developed thought, this much remains beyond doubt. We may thank warmly those writers for their commitment not just to literature, but, far more importantly, to writing as an act of compassion, of 'active passion', as Jeanne Hyvrard says in her *Virgile, non*, of alert and vigorous meditation on the condition of women today. And, our thanks go, no less, to Cheryl Toman, who has opened many doors here, closing none. Her final chapter, moreover, is exemplary in this regard.

Michael Bishop

Dalhousie University

Wouters, Liliane et Yves Namur. *Poètes aujourd'hui. Un panorama de la poésie francophone de Belgique*. Châtelineau / Montréal : Le Taillis Pré / Le Noroît, 2007. 3009 p.

Impossible, dans une anthologie de poésie offrant un choix de textes contemporains si large – 89 auteurs y figurent –, de rassembler plus de deux ou trois, parfois quatre ou cinq, échantillons d'œuvres souvent déjà assez considérables. Impossible également, face à une telle pléthore, d'espérer proposer une analyse globale des orientations, préoccupations et manières expressives. Ceci dit, on est heureux de voir aboutir cette belle et difficile initiative, de pouvoir constater l'ampleur de la créativité poétique en Belgique, de savourer au moins des traces nous incitant à plonger plus profondément dans certaines œuvres qui nous parlent plus particulièrement. Un seul regret; non, deux. L'œuvre de Liliane Wouters et d'Yves Namur ne trouvent pas leur place infiniment méritée parmi leurs confrères et consoeurs.

Assez nombreux, pour le lecteur que je suis depuis une quarantaine d'années de la poésie de langue française, sont les poètes dont je reconnais déjà la voix, ses qualités, ses pertinences, ses désirs : Claire Lejeune, Véra Feyder, Christian Hubin, William Cliff, Colette Nys-Mazure, Jean-Pierre Verheggen, Guy Goffette, Françoise Lison-Leroy, Eugène Savitzkaya, d'autres encore. La poésie belge a toujours été, à mon sens, vivante, vigoureuse, à la fois distinctive et en harmonie avec celle d'autres cultures francophones, en Suisse, au Québec, surtout. Et, bien sûr, le lien avec ce qui s'écrit en France, là où s'élabore, tantôt avec douceur, tantôt plus polémiqement, le débat du lyrisme et du littéralisme, du « poésopique », du « philopoétique » et du textualisme, ce lien déploie en Belgique ses formes transmuées, ses relatives intensités, ses indifférences, même, face à des réalités manifestement ancrées dans de l'universel, du planétaire, comme dans un vécu parfois hautement individualisé et socialement particularisé. Obsessions et désirs prolifèrent, manques et peurs et absences aussi, car notre « présence au monde » n'est jamais tenue pour acquise. L'énigme de l'être prodigue ses traumatismes comme ses allégresses, ses désespoirs comme ses visions. Si on persiste à « épuis[er] le jour à chercher la demeure », comme dit Jean Tordeur, on comprend que ce geste consiste à « entretisse[r] nos figures sans savoir l'envers de la toile » (André Doms). Si, comme nous l'encourage à le faire Jean-Claude Pirotte, il faut « [se] contente[r] d'un rien » face à cette perte de « cadence » que l'on peut vivre, il est quasiment certain qu'avec Jacques Sojcher « celui qui parle [...], bredouille, balbutie, corrige et se tait ». Ceci dit, certain/e/s affirment un mouvement « vers le secret / la terre inconnue » afin de pouvoir « refaire ainsi le temps / comme un mystère de femme / au foyer d'aubépines claires » (Robert Gérard), ou, comme Jean-Marie Corbusier, tentent toujours, conscient/e/s du « visage / de l'impossible rencontre / [...de] rejoin[dre] l'attente / où l'univers entier rayonne », ou encore « [s]e demand[ent] si l'obscurité / n[e] serait] pas une forme du savoir » (Carino Bucciarelli). Ah, « les belges, les belges, les belges », comme écrit Vincent Tholomé dans ses charmants et pseudo-picaresques poèmes en prose, tout est possible, toute la gamme des perceptions et des conceptions, des formes et des articulations de ce qui est vivable aujourd'hui dans un pays et un monde, incessamment réinventés, recréés.

Michael Bishop

Dalhousie University

Shapiro, Norman R. *French Women Poets of Nine Centuries. The Distaff & the Pen*. Baltimore: The John Hopkins University Press, 2008. 1183 p.

It is slightly difficult to resist the temptation to feel disappointed, having seen the Twentieth Century blossom with a vast and fragrant French feminine poetic voice for which we may express great thanks, to find that the present anthology of originals and translations can find no room for Andrée Chedid, Marie-Claire Bancquart, Jeanne Hyvrard, Joyce Mansour, Vénus Khoury-Ghata, Jacqueline Risset, Louise Herlin, Esther Tellermann, and, indeed, a goodly number of others, including the late Martine Broda. But, when all is said and done, Norman Shapiro, sensitive to such omissions, cannot be expected to offer us more than the extremely fine, and most considerable, work of translation his present book already represents. It is a volume that offers many delights, much subtlety of writing – for translation is, let us not forget, writing, creation, *poïein*: it is not a mechanical exercise of transfer; it “carries over” one poetry into another, new-founded, never previously written poetry, and, in the case of the present effort undertaken, fifty-six different new poetries. It is a work of some forbidding proportions and endless demands upon one’s capacities to write, and to write poetry. My original temptation yields entirely to the very warmest of gratitudes.

There are anticipated pleasures to be found in relative abundance. Marie de France, Christine de Pizan, Marguerite de Navarre, Pernelle du Guillet and Louise Labé from the earlier centuries. Madeleine de Scudéry, Henriette de Coligny de la Suze, Antoinette Deshoulières, Marie-Catherine Desjardins de Villedieu and a few others, from the Seventeenth and Eighteenth centuries. Marceline Desbordes-Valmore, Louise Ackermann, Louise Michel, from the Nineteenth century. Anna de Noailles, Renée Vivien, Louise de Vilmorin and Liliane Wouters from the Twentieth. But there are surprises, inevitably, even for those, such as myself, who comb the fine-strewn beaches of women's writing. Castelloza, from over eight hundred years ago, with her delicate and forlorn *cansos* – “Amics, s'ie-us trobes avinen, / Humil e franc e de 'bona merce” (“Friend, if I found you gracious, fair, / Candid and humble, full of virtuousness”); Fanny de Beauharnais with her strong and justified caution to men – “Fier d'une fausse liberté, / Sexe qui vous croyez le maître, / Soyez, au moins, digne de l'être” (“Proud of a freedom desultory, / O sex who think you reign supreme, / Be, at least, worthy of your glory”); Marie Pape-Carpentier, echoing the age-old programme of poetry's deep and self-probing intimacy – “Répandre avec amour les secrets de son âme / Sur la page où pourront se fixer d'autres yeux; / Y verser ses douleurs, ses souvenirs, ses vœux, / S'y dévoiler enfin, est un besoin de femme” (“To spread with love, for others' eyes to read / Upon the page, her soul's deep secrets; there / To pour her memories, wishes, woes, and bare / Herself to all: such is a woman's need”); Anne-Marie Kegels, private, contemplative, questing, anxious – “Ne lui parlez jamais des plantes, / ni des lichens qu'elle cueillit / au loin de vos talus solaires. / Ils ont brûlé ses yeux, ses doigts. / Et chaque soir on aperçoit, / contre ses tempes, ses paupières, / tendre, tenace, vénéneux, / le halo de leur pollen bleu” (“Don't speak to her about the plants, / mosses, she's picked, betwixt, between, / far from your sunlight's grassy crest. / They've burned her fingertips, her eyes; / and every night one can surmise / against her lids, her temples, pressed, / tender, tenacious – poisonous too – / their pollen in a haze of blue”). But, of course, it is impossible to do justice to such immensities and sensibilities, such intelligences and graces, as this cornucopia lays before us, with its swirling, ever mutating fascinations, its long-thought languages of the heart, the mind and the soul, with the discreet but finely present creativity Norman Shapiro has brought to a body of texts that can live yet more widely, live again for those who had forgotten the dusty poetic wealth of the centuries, never read the salvaged treasures that, too, are a crucial part of Shapiro's gift to us all, on behalf of so many.

Michael Bishop

Dalhousie University

Chiasson, Herménégilde. *Solstices*. Sudbury, Canada : Prise de parole, 2009. 136 p.

On ne s'étonne pas vraiment de s'étonner tant devant ces pages, sereines et troublantes à la fois, élégantes et pourtant loin, devine-t-on, de tout souci foncièrement esthétisant : la voix d'Herménégilde Chiasson a toujours su pénétrer les voiles de toutes nos satisfactions, comme ceux de toutes nos anxiétés, tout en ne cessant jamais de rester à l'écoute de ces murmurants désirs sans fin caressés de beauté et d'idéalité, plongés pourtant dans le maelstrom des déboires et déceptions qui les guette.

Solstices est un long poème en prose, divisé en seize parties écrites autour des équinoxes et solstices des années 2—5-2008 : poème de notre prose existentielle, nos banalités, nos pertes et nos incompréhensions simultanément tragiques et comiques, *Solstices* est aussi la prose de notre cheminement poétique, notre lyrisme de tous les jours, le chant de nos idées et de nos émotions, de nos souvenirs et de nos rêves. Voici les traces à peine perceptibles, rarement articulées, de nos routes poursuivies, les siennes

sans doute aussi, celles qui vont partout sans jamais aboutir, celles qui traversent les saisons et les jours, celles qui font pleurer, rire, ou qui, simplement, poussent à passer à d'autres chemins, d'autres « éléments », comme Chiasson les appelle (76), de la vaste et si émouvante énigme de ce que l'on est – car, toujours, règne, au cœur d'un sentiment d'impuissance face à l'incohérence des épisodes de cela qu'on considère comme une vie et son évolution, son orientation, son « sens » (passim), toujours persiste à régner une sensibilité infaillible, même si ironique, quelque chose comme une mélancolique et fascinée exaltation, à la fragilité, la délicatesse, la vulnérabilité de nos passages, de nos retours, de notre méditation de l'être et de sa « logique ».

Et, fatalement, l'amour trouve dans ces pérégrinations sa place privilégiée avec ses turbulences, ses douleurs, ses remords, mais aussi ses fuyantes mais si inimitables grâces, cette « musique » éphémère et si insistante dans l'oreille de celui-celle qui, parfois, sait écouter et, écoutant, se demande s'il ne faudrait pas repenser de fond en comble ce que l'on veut, cherche, ce dont on se contente (v. 119-126). Se profile à l'horizon de tous ces beaux poèmes en prose, aussi spectral que présent, un pays dur, bien-aimé, tour à tour ensoleillé, estival, lumineux, riche en sublinités, « boueux » (114), froid, appauvri, trahi et noirci par son passé comme par l'oubli de celui-ci. Les grandes questions se posent ici, subtiles et exigeantes, mais toujours au sein d'une « familiarité [qui] absorbe, distrait, reconforte » (34), d'où nos hésitations éthiques, nos sentiments de doute face à ce que nous faisons et ne faisons pas. Aucun effort, ceci dit, pour transformer la contemplation en analyse moralisatrice : *Solstices* reste un grand poème de l'existence, un cri à peine audible, discret au cœur de sa force et ses flagrances, mais qui, lentement mais sûrement, devient chant et musique, celle qui fait rêver, transmuter l'ordinaire en « quelque chose d'irisé, quelque chose qui se fonderait sur la vibration pour oublier ces mots qu'on ne comprend pas ou qu'on ne sait plus agencer autrement que dans le prévisible ou la précaution ou dont on discerne mal le sens dissimulé dans l'égarement des syllabes » (124).

Mais Chiasson n'est pas, au contraire, celui qui choisit d'oublier. *Solstices* s'écrit dans le sens d'une célébration de cela que, trop souvent, on tient pour acquis ou dont on se moque, n'y voyant que ses chatoyantes ou ternes et illusoire façades. Chanter, honorer cela qui inquiète ou répugne ou terrifie, voici une « tâche d'espoir », comme dirait Yves Bonnefoy, infiniment difficile à accomplir, mais, devant l'insondable mystère de ce qui est, peut-être, mais sans aveuglement, sans mièvrerie, et sans prétention, la seule qui vaille. *Solstices*, à mon sens, est précisément ce livre qui relève le complexe défi d'une telle tâche.

Michael Bishop

Dalhousie University

Bowd, Gavin. *Chastellart*. Paris : L'Harmattan, Collection « Levée d'ancre », 2009. 125 p.

Si la méthode d'Alexandre Dumas père marche encore pour les auteurs contemporains d'intrigues historiques et que l'histoire n'est qu'un clou auquel accrocher ses tableaux, c'est un tableau bien sombre que nous offre dans ce roman la plume de Gavin Bowd en évoquant l'époque des guerres de religion et en suivant de France en Écosse Marie Stuart et le poète Chastellart, amoureux éperdu qui vit – et meurt – pour son idole et pour son art, finalement indissociables. La période se prêterait d'ailleurs difficilement aux comédies légères. La « finesse française » de la cour parisienne laisse le devant de la scène à la description d'un pays sauvage, l'Écosse que l'auteur connaît bien, enseignant lui-même dans cette ville de St. Andrews où se passe une bonne partie de l'action. Les Français à la suite de la reine au « visage d'épervier » se perdent dans un labyrinthe de

boue, de bile, de vomissements et d'excréments divers, au milieu de bagarres, de « barbares écossais » et de fornications imaginées autant que réelles. Dans des taudis où les habitants se soulagent dans les coins, devant des tables couvertes de nourritures frustes, de mauvais vins et de viandes dures que les autochtones déchirent néanmoins à belles dents, se déroule la tragédie d'un homme qui confond ses pulsions avec son talent et qui se frotte à un personnage qu'il ferait mieux de se contenter d'admirer de loin. Poésie et lubricité mêlées. Brutalité, tas d'ordures pourrissantes, pendus plus nombreux que les feuilles aux arbres, cataractes de pisse... Les vessies se soulagent mais les libidos ne parviennent pas toujours à en faire autant. Un héros blond au « visage fin », protestant à la suite d'une catholique, finit son parcours ailleurs que dans les draps où il espérait pouvoir se glisser par les mérites de sa plume. En toile de fond apparaissent Knox avec sa barbe bien peignée, Ronsard légèrement inquiet face à un concurrent potentiellement dangereux, Marie de Médicis qui sait utiliser la littérature pour ses intrigues politiques. Le héros, bien campé dans son obsession, ses timidités et ses velléités amoureuses, a un rôle défini, celui « d'adorer et de souffrir ». L'objet de ses désirs, partagée entre deux pays, en quête d'un avenir qu'elle n'aura pas, aguiche et se soustrait, s'abandonne et se défile. La narration progresse rapide, dans un paysage mental autant que réel, servie par une prose austère et efficace qui recrée avec des phrases sèches et bien calculées un temps où les écrivains étaient l'ombre du pouvoir et les sentiments élevés n'émoussaient pas le tranchant des épées. Dernier clin d'œil à Dumas, maître du genre dont la présence ne peut être ignorée dans un roman qui restitue certains des personnages de *La reine Margot*, une tête tranchée qui parle ! On ne l'entend guère, sauf le lecteur évidemment. On peut souhaiter plus d'échos à ce roman qu'aux derniers soupirs de son héros.

Vittorio Frigerio

Dalhousie University